

# Le temps des flamboyants : 1947-1954

Jean-Pierre de Menditte

**C**haque fois que je referme mon livret scolaire vieux de plus d'un demi-siècle, mes yeux s'embuent de quelques larmes, car je viens de revivre, non seulement une page d'un passé à jamais révolu, mais aussi les plus belles années de ma vie, de 1947 à 1954.



Derrière ses grilles et ses hauts murs d'enceinte, le lycée constituait un monde à part, un univers particulier où Rabelais et Victor Hugo côtoyaient Descartes et Nietzsche, où venaient mourir les échos de l'horrible tragédie qui embrasait notre terre natale durant de longues années. Cet univers tranquille, pourtant, un professeur – dont le temps, hélas, a effacé le nom de ma mémoire – tentait de le préserver des vicissitudes de l'époque: nous l'écouions religieusement nous exhorter à respecter le "havre de paix" que représentait notre lycée, à lui sauvegarder ce caractère primordial à ses yeux, et c'est aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, que je mesure la noblesse de son attitude.

Le portail franchi, je retrouvais la rue ainsi qu'un autre univers rempli de turpitudes. Aussi avais-je hâte de regagner

le lycée, ce refuge rassurant où je pouvais m'ébattre dans toute l'étendue de mon insouciance et de mon inconscience. Ô, années bénies de mon adolescence, imprégnées de respect envers les professeurs, ces femmes et ces hommes venus, pour la plupart, d'un horizon lointain, et dévoués à la cause de leurs élèves!

Des noms, des visages, pêle-mêle, me reviennent à l'esprit. Ainsi, M. Milhaud, avec son anglais à l'accent gaulois, sa volubilité gouailleuse: un jour, il passa toute une heure à nous abreuver de ses considérations sur les événements politiques au lieu de nous éclairer sur les subtilités de la langue de Shakespeare. Un de mes camarades de classe se voyait transformé en grenouille car son nom, prononcé à la française, était devenu "Coa! Coa!" (Khoa). Ainsi, encore, M. Marquis, qui arpentait nerveusement l'allée centrale de la classe et poussait des cris rageurs, parce que nous ne comprenions pas une équation, puis, sa colère calmée, reprenait d'une voix douce son exposé...

Le baccalauréat se passait en deux parties à cette époque et les candidats s'agglutinaient aux grilles de l'entrée principale en attendant les résultats. C'est ainsi que M. Champion atterrit parmi nous, juché sur un vélo tout simple, auquel pendait, entre le guidon et la selle, un sac aux deux poches pleines de... bouteilles de vin rouge, lesquelles provenaient sans doute de la fameuse épicerie Thái Thạch: "Il faut bien des

nourritures autres que spirituelles, n'est-ce pas?" s'exclama M. Champion en riant. Puis, glissant sa main dans mes cheveux ébouriffés, il s'écria, affectueux: "Il se coiffe avec un clou!" Ô combien j'ai aimé votre sourire et vos yeux empreints d'une douceur infinie!

En remontant aux années 1948, 1949, je ne pourrais oublier Madame Barquiseau, sa voix douce et son sourire juvénile, car c'est elle qui m'a inculqué l'amour de la langue française, de son orthographe et de sa grammaire. Je revois encore notre professeur de seconde, en 1951-52, Mademoiselle Masson, au physique ingrat, mais dont les compétences en littérature nous éblouissaient et nous émerveillaient en même temps.

Il était de notoriété publique que, par leurs espiègleries, les élèves, au Viêt-Nam, occupaient la troisième place, derrière les démons et les fantômes, champions de nuisances de toutes sortes. Je participais, parfois, aux chahuts impitoyables qui rendaient la vie dure à certains de nos maîtres, et je n'ai jamais compris pourquoi ceux-là ne réagissaient pas. Cela me serre le cœur aujourd'hui quand je songe, en particulier, à M. Đoàn Muòì, avec qui je fis mes premiers pas en anglais en classe de 6<sup>e</sup>. Conscientieux, il nous enseignait la phonétique internationale pour nous permettre de maîtriser la prononciation hasardeuse de cette langue inconnue. Jamais, plus tard, tout au long de ma scolarité, aucun prof d'anglais ne se donnait la peine de le faire comme lui.

Et pourtant, cette année-là, ma classe n'en avait cure. M. Muòì semblait subir son sort avec résignation: cet homme doux et effacé n'élevait jamais le ton contre les chahuteurs, qui continuaient de plus belle. Il me fait penser à une autre enseignante, Madame Cabot, qui s'évertuait à rendre ses cours de physique attrayants sans y parvenir: devant le manque d'intérêt évident que manifestaient certains d'entre nous, elle baissait les bras, impuissante à redresser la situation, et je lisais dans ses

yeux une lueur de tristesse mêlée à une rage sourde...

Vous souvenez-vous d'un personnage qui ne faisait pas partie de nos professeurs et dont l'image m'amuse toujours à présent? Il était surnommé "Napoléon" à cause de ses moustaches recourbées: il frappait sur un gros tambour rouge pour sonner l'heure et répondait en souriant à nos saluts quand nous franchissions l'entrée de la rue Testard (devenue rue Trần Quí Cáp, aujourd'hui rue Võ Văn Tần). Le tambour disparut je ne sais en quelle année, et "Napoléon" avec lui.

Enfin, cette rue Testard reste gravée dans ma mémoire. A l'ombre de ses tamariniers élancés, nous attendions, perchés sur nos vélos, l'ouverture du portail. Cette année-là – je devais être en terminale – j'avais remarqué un petit homme toujours vêtu de blanc, aux yeux noirs et vifs, légèrement enfoncés: il s'arrêtait à quelque distance de la porte, rangeait son vélo le long du trottoir, puis faisait réciter sa leçon à son fils. Le jeune garçon, aussi menu que son père, débitait tantôt un poème, tantôt une règle de grammaire, ou encore quelque résumé de je ne sais quelle matière. La même scène se déroulait tous les jours, là, à quelques pas de moi, qui admirais l'application et la patience du petit gamin, que son père sermonnait parfois pour ses hésitations.

Et, parfois, une certaine mélancolie m'envahit quand cette question me vient à l'esprit: que sont-ils devenus, ce père et son jeune enfant ? Mais mon cœur s'attendrit également devant ces magnifiques flamboyants qui, maintenant, couvent et bercent de leur ombrage ces flots joyeux d'adolescents, images de nous-mêmes, sous le toit de notre cher lycée...

**Jean-Pierre de Menditte**  
(Promo 54, Crosne – France)